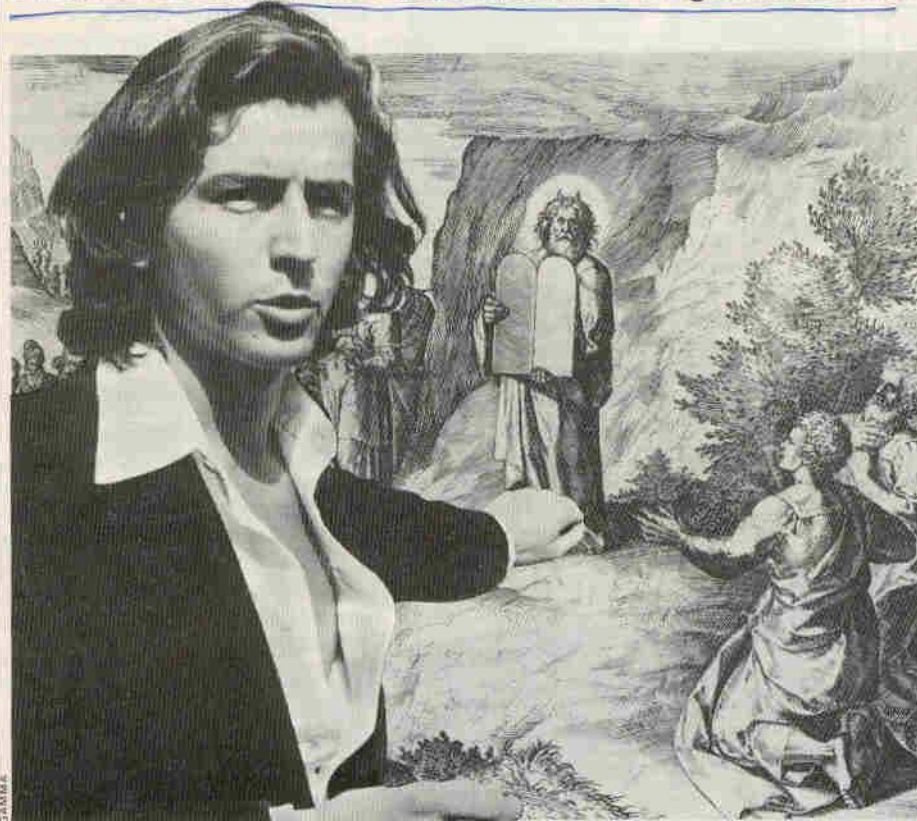


Bernard-Henri Lévy un philosophe sur la montagne

Dieu est mort, mais Il laisse un testament. Avec la Bible pour bréviaire, l'auteur de « La barbarie à visage humain » établit l'idée d'une résistance morale et religieuse au mal.



BERNARD-HENRI LÉVY. « MOÏSE APORTE LES TABLES DE LA LOI »
Seigneur ! Comme nous sommes loin de Marx !

« Le testament de Dieu », de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 308 pages).

C'est connu : Bernard-Henri Lévy a de nombreux défauts. Il est jeune, il a du talent et, par-dessus le marché, du succès. Une accumulation qui agace le Tout-Paris. On lui avait pardonné sa « Barbarie à visage humain » parce que, au coude à coude avec « Les maîtres penseurs » d'André Glucksmann, elle avait fait danser la « nouvelle philosophie » sur les tréteaux de la mode une saison durant. Mais qui dit saison dit enfer. Lévy, chuchotait-on, allait passer de l'une à l'autre. Très exactement au moment où il s'aviserait de publier un nouveau livre. Le voilà, ce livre : on ne

s'en débarrassera pas facilement. Titre : « Le testament de Dieu ». C'est écrit dans une langue très belle, et cela raconte des choses qui paraîtront étonnantes parce qu'elles sont inhabituelles.

Point de départ somme toute classique : puisque Dieu est mort, puisque l'homme n'est que le produit éphémère du hasard, puisque la plupart s'accordent sur ce qu'il faut bien appeler la morale du plaisir, sur quoi donc fonder, non seulement la révolte contre l'oppression, mais tout simplement ces fameux droits de l'homme ?

Problème rhétorique, dira-t-on. Personne, intellectuellement, ne se déclare contre les droits de l'homme. Flaubert, dans le « Dictionnaire des idées

reçues », aurait écrit en face de trois mots quelque chose comme : être pour et passer outre. Au mot « droit » il a d'ailleurs noté : « On ne sait pas que c'est. »

Lévy partage ce scepticisme : le cours libérateur n'est-il pas l'ultime avatar de la tyrannie ? « Quel critère pour distinguer l'opresseur de l'opprimé, écrit-il, quand on chante la jouissance sans entrave et l'équivalence de toute jouissance ? Quelle raison de choisir la résistance au lieu de la soumission, quand on fait un principe du désir et de l'indifférence tout désir ?... La vérité — la terrible vérité d'un certain gauchisme contemporain — c'est que, si le désir est bien comme il nous l'assure, la mesure de toute chose, il n'est plus nulle part mesure pour faire la part de ces objets. Et si, en sa ronde, s'épuisent toutes les chimères de l'humain, pour qui l'heure ne serait-elle pas venue de réhabiliter un Drieu, d'entendre Darquier de Pellepoix, et de banaliser pour finir la naturelle horreur du siècle ! » Exit l'accusation de rhétorique ; Lévy est en pleine actualité. Il somme, il cherche sur quoi fonder sa propre existence et, au-delà, que signifie donner à la résistance contre la barbarie, qui, partout, d'elle-même surgit.

Et il débouche très vite sur l'essentiel, écrit d'ailleurs en toutes lettres dans l'Histoire. Ce ne sont pas les Lumières qui, au XVIII^e siècle, ont fondé les droits de l'homme ; elles les ont simplement écrits. C'est le monothéisme. C'est la triade Abraham, Moïse, Jésus. La rupture est là et pas ailleurs. Bien entendu, le message a été transmis par la Grèce. Mais déformé. Car l'aventure hellénique fonde justement la morale du plaisir, découvre la beauté d'un profil et celle de l'instant, bref, fonde le paganisme. Exactement le contraire du judéo-christianisme. D'un côté l'éphémère du vivant et l'éternel retour du soleil, les devins et les sources, le cosmique et le néant ; de l'autre l'émergence du couple Dieu unique, la personne humaine, l'alliance et la promesse, enfin la Loi.

C'est la loi mosaïque qui est au centre de la réflexion de Bernard-Henri Lévy. N'oublions pas son postulat : Dieu, pour Lévy, n'est pas. Il n'a, ce temps-ci, rencontré personne. Lévy cherche simplement ce qui justifie le beau pour les réfugiés du Vietnam et le refus de tout univers totalitaire et, par-delà l'univers totalitaire, le simple retour au mal.

Or, ce qu'il trouve, c'est la méditation de Moïse sur la montagne et son retour parmi son peuple avec, po-

seule arme, cette fameuse loi. Pas de contresens : cette loi-là n'a pas grand-chose de commun avec la souveraineté populaire. Si l'on voulait décomposer les moments qui la fondent, on pourrait citer : la prise de conscience de la cruauté universelle, le constat de cette autre cruauté inhérente à toute révolte, la certitude de l'appartenance à un peuple à la fois singulier et planétaire, le choix (apparemment contradictoire) de l'exil intérieur, puis la Loi.

Seigneur ! Comme nous sommes loin de Marx, des partis et de l'exaltation du moi ! Lévy retourne à la source biblique, mais ce n'est pas un voyage à la recherche de ses racines. Il se frotte des racines, des étoiles, de la religion de la terre et des morts, des romantismes dégoulinants, ou des automnes et des pleurnicheries lamariniennes. Il n'est pas Renan, saisi par la sévérité des paysages de Judée et l'harmonie de Tibériade. La Loi, d'ailleurs, l'intéresse moins par son contenu (qui peut varier sur l'inessentiel) que par le mouvement intérieur qui la fonde. Avant qu'elle existe, il y a une épave humaine, ballottée par des ordres, des désirs, un mélange gluant de lâcheté et de courage, tout cela ne conduisant à rien. Et l'Histoire, dirait-on ? Et ce long cheminement de l'espèce ? Il y a beau temps que Lévy n'est plus hégélien, qu'il ne croit plus à ce que l'on appelait le progrès.

Mais une fois la Loi voulue et créée, l'homme n'est plus tout à fait un exilé. Peut-être s'opposera-t-il encore à la cité. Mais, au fond de lui, il y a une résolution, une confiance qui ont la dureté de la pierre. Le chaos autour de moi ne s'ordonne pas par quelque miracle, mais je ne suis plus ballotté par le chaos. Et, d'une certaine manière, le mystère, la durée historique de la judaïté sont inexplicables sans la Loi. **Reste une question** qu'il est impossible de ne pas poser. Qu'est-ce qui fonde la Loi ? On ne peut pas arracher Moïse de Dieu. Après tout, il est l'un des rares personnages de la Bible à avoir osé l'interpeller, à Lui avoir demandé qui Il était. Et ce n'est pas Moïse qui invente la Loi, c'est Dieu qui la lui remet. Je comprends bien le caractère vertigineux de la position de Lévy. Il ne croit pas, et toute sa réflexion l'amène, par mille sentiers, vers cet homme de foi dont parlait Kierkegaard. Celui-là aussi est un habitant insignifiant du royaume d'exil qui ne tient que par la rencontre de la promesse et de la Loi. A moins que toute démarche intellectuelle biblique ne soit simplement la conséquence de la désespérance. Mais désespérer et pourtant marcher encore ne serait-ce pas la définition de l'espoir ? Et l'espoir peut-il exister en dehors de l'Innomé ? ● GEORGES SUFFERT

ESSAI

La révolution invisible



RUGIER-BASSOULIS

JEAN FOURASTIÉ

Grâce au progrès technique

« Les trente glorieuses », de Jean Fourastié (Fayard, 300 pages).

Les Français ne s'en rendent pas compte, pourtant ils viennent de vivre trente années exceptionnelles. S'appuyant sur une masse de chiffres et de faits incontestables, Jean Fourastié a entrepris de leur faire prendre conscience de la « révolution invisible », comme il dit, qu'ils viennent de vivre. En même temps il leur explique comment un pareil bond en avant a pu être possible et pourquoi, apparemment, ils n'en sont pas comblés.

Niveau de vie, genre de vie : en tous domaines les informations qu'il nous apporte nous démontrent que « la France a enregistré en trente ans plus de changement que depuis le début de sa révolution industrielle ». Ainsi a-t-elle notamment réalisé ce que Fourastié appelait jadis « le grand espoir du XX^e siècle ».

N'en déplaise à certains, ce ne sont ni la puissance syndicale ni le souci d'une meilleure justice sociale qui expliquent ces changements décisifs. C'est l'amélioration de la productivité du travail, grâce au progrès technique. Mais, voyant le progrès comme « allant de soi », les Français n'en retirent qu'une médiocre satisfaction.

Il est vrai que, depuis 1973, les Français doivent se résigner à ce que « tout » ne soit plus désormais « possible ». Du moins, grâce à ce livre, seront-ils enfin éclairés sur l'époque miraculeuse qu'ils viennent de vivre. Une magistrale leçon de bon sens, la chose du monde souvent la plus mal partagée parmi les économistes. ● M. ROY

ROGER GRENIER

CIVILISATION

Un air de famille

Récit

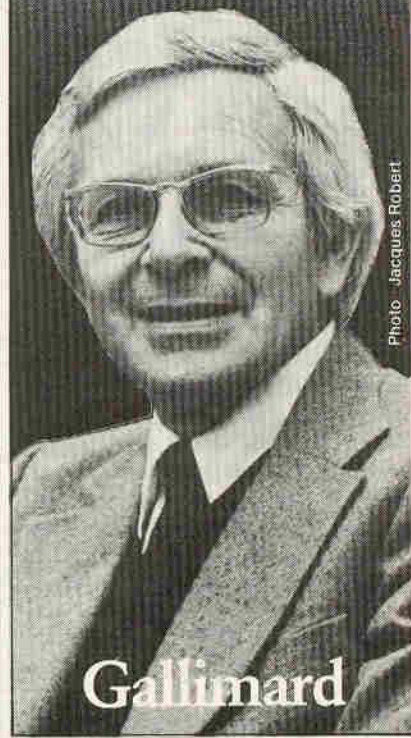


Photo Jacques Robert

Gallimard